



Sites du temps, Christine Buci-Glucksmann, 2000

Inscrire le temps dans la ville, et trouver les équivalents d'un regard panoramique à grande vitesse, qui n'en garderait pas moins la mémoire et créerait une image autre de la cité, une "méta-cité", une mégalopolis. Tokyo-Kyoto en train, Beyrouth entre sa destruction et sa construction, Boulogne-Billancourt dans ses strates temporelles, trois villes-mondes investies par le devenir, et la fluidité d'une mémoire urbaine éphémère. De la ville donc comme l'enveloppe infinie de tous les circuits entre actuel et virtuel, comme tissu et texture des temps bifurquants. Tour à tour infinitésimaux ou soudainement accélérés et condensés, ils sont comme concassés par les kaléidoscopes et les surimpressions des souvenirs et des images. Car dans les villes sans centre, véritable amibe et ruban urbain de 120 kilomètres comme Tokyo, de quoi peut-on se souvenir et comment restituer les "aller et retour" du temps ?

Créer donc des sites du temps, au bord de ses failles et de ses déchirures, toujours suspendus à l'événement et au vertige d'un vide. Faire de ces sites, le "point exact d'intersection de l'esprit et de la matière" comme le souvenir Bergsonien. Abandonner donc toute mémoire chronologique et linéaire, et construire en images, une "constellation de temps" urbains, entre destruction et construction, croissance et mutation. Au fond, renouer avec la tradition des arts de la mémoire chers à France Yates, où pour se souvenir, on construisait des lieux et des théâtres de la mémoire. Car ces sites seront toujours ceux de l'effacement, des traces et des strates d'un temps-flux, avec ses coupes, ses circuits, ses devenirs et advenirs. Un temps double et infiniment redoublé.

Vous prenez d'abord le ; Shinkasen entre Tokyo et Kyoto, et vous découvrez une immensité urbaine sans limites. Et puis vous revenez, et vous imaginez un dispositif donnant non pas l'image réelle de tout ce que vous avez vu, mais l'image imaginaire et machinique du réel, avec sa vitesse, son uniformité et ses variations. Un défilé d'images donc, toutes filmées en temps réel au rythme du train. Un double regard en "aller et retour", en un immense travelling de cinq kilomètres avec deux bandes vidéos numérisées et mélangées à l'ordinateur. On défile et "ça" défile : un temple shinto au lointain, un parking, un arbre et du béton, du béton, du béton à l'infini, juste coupé de quelques îlots paysagers et de néons. Dans cette immense "image-temps" à la vitesse du train, tout a passé et rien n'a passé. Le temps est un cercle, un devenir réversible qui défie la mort. Comme si ma vie pouvait être cet aller-retour fluide de la vidéo et de ses entre-deux. Le temps du Japon, impermanence (Mujô) et éphémère, un temps-devenir qui juxtapose brutalement l'immémorial et les rythmes du XXI^e siècle. Entre apparition et disparition, l'urbain est ici ce "paysage d'événements" dont parle Paul Virilio.

Vitesse encore et double regard, double bande d'images vidéo, Beyrouth. Mais cette fois-ci, une mémoire archive et témoignage. Beyrouth, ville martyrisée par la guerre, ville en ruines colorées, éventrée en son centre et ville en pleine reconstruction et spéculation. Ici le double regard, une bande se déroulant à gauche, l'autre à droite, devient contrasté. Comme s'il fallait donner une cartographie biface et multi-face de la ville par le seul jeu des transparences. Dans le traitement des quinze couches d'images superposées à l'ordinateur greffées d'images de

synthèse, la ville surgit dans "ses réseaux croisés" et son chaos ordonné de plans en surimpression. Analogue à la carte qui se dilue peu à peu, le centre de l'ancienne Beyrouth a implosé et la périphérie prolifère. On évoquera Piranèse et son architecture de ruines et de labyrinthes. Car sur le gigantesque écran en diagonale tendu entre terre et ciel de la nef de la Fabrika à Beyrouth, l'installation vidéo restituait l'ancienne mémoire de la ville, confrontée à son présent-futur et à ses habitants. Un véritable site du temps et de l'évènement. Car que restera-t-il de cette mémoire filmée dans quelques années ? Un maillage électronique entre réel et simulation, un espace-temps transformable et lointain, comme la vision toute icarienne que le spectateur pouvait avoir de la mezzanine de la Fabrika, en regardant des cartes aériennes de la ville.

Entre double regard simultané et regard icarien, Beyrouth est bien la métaphore exemplaire de notre présent. Tout circule, bouge, se croise et se décroise, et d'un coup ça se ralentit et se vide, en arrêts sur images. Je vois. Je vois ce que fut Beyrouth, dans ses couleurs pastels décolorées, dans les regards de ces femmes et hommes qui savent ce que furent leur souffrance et leur histoire. Je vois l'éphémère d'un temps déjà nostalgique et la violence d'un autre temps en reconstruction. Car l'évènement Beyrouth, se tient à la frontière du vide et d'un temps virtuel-actuel, où une situation historique se transforme en site du temps. À l'image des croissances urbaines contemporaines, composées de collages d'architectures, d'usines, de zones et des lieux hors temps de la circulation généralisée, gares et aéroports rhizomiques.

Matérialiser le site du temps. Lui donner sa caverne, sa camera oscura, sa salle de projection et son architecture "in situ". Un puits de lumière, une architecture au noir, qui peut visualiser toutes les strates de la mémoire et les mutations urbaines grâce aux images de synthèse et aux dispositifs interactifs. Boulogne-Billancourt, ville des lavandières et des blanchisseuses, ville de Etienne-Jules Marey, du cinéma et des moteurs d'une l'industrie tayloriste (Renault), avant de se reconvertir en ville de l'information et des nouvelles technologies, surgit de ce puits lumineux, immense container à images et souvenirs. En prenant l'escalier qui nous y conduit, et en empruntant la mezzanine qui le prolonge, on se transforme en être icarien, manipulant des machines sonores et visuelles de la mémoire qui donnent à voir un siècle de mutations urbaines, à l'image de ce passionné de machines en tout genre que fut Etienne-Jules Marey. Dans sa fascination scientifique pour le temps et le mouvement, il avait créé une ultime machine à fumée, lui permettant de photographier ses effluves ascendantes et ses filets déformés à la rencontre des corps. Des flux, traces et tracés extra-rapides et éphémères, et une anticipation géniale de toutes nos nébulosités d'images. Le site du temps suspendu d'une beauté fractale.